

ZONE MIXTE DES ALLIAGES

(Le lendemain c'était foutu : tout avait glissé. On s'est levé pour aller voir où était l'autre tranchée : y'avait plus rien. Ou plutôt si : des trous partout, des cratères à n'en plus finir, mais alors toutes les races, les nations et les Guerres toutes mélangées. Ici des murs, là des usines, plus loin des S.S., là un tambour de la Garde Impériale : un vrai chantier tout en tragique, en atmosphères diffluentes, avec des zones débordées. Au loin : une gare. On entend des bruits de pilon, les coups sourds des canons, des excavatrices et des tanks malaxant la défunte quiétude du jour dont la sensation de fraîcheur a totalement disparu. Le petit oiseau est mort sur la route pendant la course dans la main de celui qui croyait le protéger.

Voilà en gros ce que l'Usine des Guerres donnait à voir :)

Tesson était encore là, à causer avec Régis. Il lui disait que déjà il avait pas eu de mère, il était bâtard d'Herrera : Louis Kinska de castillon, dit Prado y Ribo, dit Fernando Grasset, dit Merdoza, et coëtera. Celui qui a tué "Marie La Crevette", à cause de l'odeur. C'est Zambo qui l'avait fait choper sur le Cours La Reine, alors qu'il venait de filouter Lopez le courtier et sa fille.

Mais il avait trompé Mauricette Conconeau, la mère de Tesson, cette rouleuse de Concarneau, et c'est elle qui l'a donné, balancé, c't'engeance !

C'était un tel monstre celle-là qu'ils ont décidé de l'ouvrir à deux, par vengeance ! Ils l'ont ouverte depuis le haut du con jusqu'au larynx, d'un seul trait de couteau, toute vive.

« Et puis on a fouillé tous les deux, qu'il dit ! Histoire de voir si y'aurait pas quelque part un utérus, un cloaque, une poche à œufs ! Quelque chose de ce genre. Et bien non, non, non ! Mauricette Conconeau ne connaissait rien, ne contenait rien.

Si : du fiel, une énorme poche de *fiel*, une lie noirâtre comme "la mère" du vinaigre : acide et qui bouffait les doigts. On a pataugé là-dedans. Une fois tout arraché, c'était vide : plus que les parois, plus rien que les parois.

Je suis bien pourtant né, mais Conconeau c'était pas ma mère : j'ai jamais été là-dedans !

Après avoir procédé à cette ouverture, je m'en suis pas remis, je devenais fou d'être né sans lieu !

La nuit je me relevais sans arrêt pour me laver les mains, m'ôter l'odeur du sang et du cadavre. Ah ! Cette odeur, cette affreuse odeur bizarre ! Ah ! Ce sang ! Tout ce sang !

Ce que ça pue ! »

*

“Ils sont frappés à coups de crosse (« On n’a rien d’autre ! »), torturés à l’électricité à l’anus et aux testicules devant leurs fils, leurs frères, leurs compagnons ou leur père, brûlés avec des cigares. On leur coupe les cheveux au yatagan en arrachant le cuir chevelu. Certains de ceux qui sont sortis et traînent dans les rues présentent de graves signes de démente.”

« Bravo !

— Comment ça s’est passé pour toi, mon petit garçon ?

— Des haricots et de l’eau, le matin. À midi : tabassage au son du bugle. Ils ont simulé l’exécution en tirant des coups de feu à blanc ; des fois on nous bandait les yeux, et des fois non. On restait tous tassés dans les cales, sans couverture, avec le porc salé et les rats.

Puis, un jour, on nous jette nus sur le pont, sous le vent glacial, dans la Neige, aux approches de la Mer du Nord. Trois heures de gymnastique à coups de bâtons, toujours nus ; « *Maintenant des pompes, des abdos !* » hurle l’Officier V. St. ; roués de coups de pieds, torturés à l’électricité ; on nous fait coucher sur des sommiers métalliques mouillés et l’on branche le courant, en plein ciel glacial. On m’a écrasé les mains une première fois avec le canon d’un fusil, longuement, scrupuleusement, puis on a mis des vrilles pour faire sortir la chair des doigts que l’on a ensuite coupée au couteau.

Il y a des moisissures partout : dans les couloirs, les cuisines, les chambres ; des flaques d’eau croupie jusqu’au gaz, pas de chiotte ; un hangar venteux où ils entassent les grains ; ils nous jettent des pommes de terre crues et les vêtements dont il se débarrassent. Pas de lumière, pas de vitres aux fenêtres ; on gèle. On doit tout faire là-dedans : manger, dormir, se laver ; pas de rideau pour les besoins et les couples ; on dort sur des paillasses pourries. Les bouches d’égout dégorgent de vases pestilenciennes ; la pourriture gagne les blocs. Les murs pleurent continuellement. Les cafards nous courent dessus quand on essaie de dormir au milieu des bagarres, des viols et des chiens qui gueulent ; tous les Enfants sont pulmonaires, asthmatiques, tuberculeux jusqu’aux genoux, jusqu’aux coudes, pleins de fièvre et d’herpès. Il y a des tas d’autres bêtes partout, qu’on ne connaît même pas, outre les scolopendres, les limaces, les cafards, les mille-pattes, les morpions et les rats dans le vieux linge sale qui moisit sur place avant qu’on ait même le temps de le laver. On ne sait pas l’année. »

*

Au-delà de la plage (cette fois-ci c’est l’Atlantique), d’un bout de l’horizon à l’autre sur la mer, dans le petit jour gris espérant l’aube aux doigts de rose, on voit toute une armada de silhouettes massives de cuirassés et de croiseurs, puis plus légères de destroyers.

Derrière eux d’énormes navires de commandement hérissés d’antennes, puis ceux de transport et les bateaux de débarquement.

Tout cela tourne en essais de chalands d’assaut effroyablement secoués et projetés à la crête des vagues, grince en grues larguant les véhicules amphibies, hurle en haut-parleurs, patrouilleurs et vedettes qui vont et viennent :

« Une fois de plus sur la brèche, mes chers amis... »

Puis tout d’un coup neuf mille avions dans le ciel ! Des Spitfire, des Thunderbolt et des

Mustang. Au-dessus d'eux les bombardiers B 26 et plus haut encore, les lourds Lancaster, les Forteresses Volantes et les Liberators.

*

La route, autrefois goudronnée, est aujourd'hui remplie de trous vides totalement abandonnés. De loin en loin, des vieillards palabrent à l'ombre de quelques bouteilles de gaz entourées d'un torchis ("*je me l'étais fait coudre au fond de mon falsard...*"), d'un rempart de boue séchée, de sacs de sable et de barbelés. Un slip imbibé de merde flotte au bout d'un très long bambou ; il porte "Vive le Christ et la France !" écrit avec un doigt brun. A chaque extrémité de plusieurs ponts, des enfants, auprès des soldats réguliers dorment en chaussures ; *leur cerveau n'est pas près d'être réveillé !*

Ils se sont fait des sortes de terriers ou fausses casemates de terre recouvertes de branchages, afin qu'on les prenne pour des buissons.

La ville est morte.

Des blattes par milliers guettent dans les immeubles, dans le secret des étagères des boutiques effondrées, au fond des conserves pourries remplies de matière des valeureux jeunes guerriers du front. Pas de klaxons ; ni rizières ni maïs ni patates utiles aux franches coudées ; rien que le désert plat et gris de cratères remplis d'urine croupissante des honteux fuyards en débandade, parmi lesquels se dressent les étrons vainqueurs, sectionnés et noircis. Et de nouveau une livraison considérable de matière : trois énormes colombins successifs ! et toute une charrettée de ponctuation, ensuite ! Des somnambules des dactylos, des restes de la marine et des débris de tanks...Un escalier de ciment insolite mène à la cabine d'un bombardier.

Plus loin en arrière, la route est barrée de branchages ; sur un pieu une tête souriante ornée de sa chevelure blanche nous sourit.

*

Ailleurs une place vide avec quelques chiens errants et le canon lointain. En face un château énorme à demi-ruiné dont les pans à demi-détruits se confondent avec la roche tendre sur lequel il est construit.

Pommier en silhouette japonaise sur le ciel au milieu d'un champ minuscule.

Des obus éclatent, dans l'indifférence générale.

Au-dessus : des avions russes.

*

Dans le Virage de 17, le temps fuit avec une vitesse vertigineuse. Les habitants pris sur la courbe parlent d'un million de déserteurs sur le front russe ("On tire dessus comme le policier a tiré sur la botte de neige de Raspoutine qui dépassait de la Neva gelée."), de la famine du front, des villes et des campagnes. On dit aussi que Nicolas se rappelle le soleil et le gel du côté de Dvinsk après avoir lu un ouvrage sur César à cause des Ides de Mars, réservant aux troupes du Caucase de former l'énigme du lendemain.

*

H. avance et conduit son ambulance malgré sa mauvaise vue, sous la chaleur de juillet, au petit jour, à Fossalta di Piave, sur le front austro-italien ; puis il descend et se met à distri-

buer du chocolat et des cigarettes en première ligne ; un obus tombe alors sur un groupe d'hommes dont il fait partie. Un des hommes est tué, un autre est grièvement blessé. H., touché lui-même aux jambes, prend ce blessé sur le dos et essaie de gagner l'arrière. Il est par deux fois touché par un tir de mitrailleuse, mais il réussit à atteindre un poste de secours. Une vingtaine d'éclats d'obus sont extraits de ses jambes

*

Et voilà que surgit l'horloge pâle de la Lune extrêmement blanche, brouillée, pleine au dessus du fronton de métal de la gare, et cette fois-ci c'est toute une ponctuation à l'américaine, avec des "hourrah !" des "merci !" et quelques "crève salope !" tout de même, et passe cette femme *en toque*, mais sans Neige aucune ; et celui-ci en vêtements très correct qui va avec sa valise, secouant sa tête en tous sens, et cependant qui ne tombe pas, qui prend sans la rater la porte du quai.

*

On s'était dépêchés. Il nous fallait prendre un train, pour le front suivant ; le 'pitaine en avait réquisitionné un ; c'était bondé !

Certains se préparaient aux Chants de Noël, cette nuit, déjà, "le Minuit Chrétien", puis des "Hoch !", et il se met à neiger doucement dans la cour gothique !

Tenzi improvise :

"O bonne Strenia, voici le miel, les figues et la verveine ;

C'est par la Passion que l'année commence

Et à Reims on fête Guenièvre à Noël."

Louis qui travaille aux Wagons-Lits, nous raconte qu'ils ont installé des pupitres électroniques dans les Premières : plusieurs couleurs de boutons aboutissant au compartiment d'un policier assistant le contrôleur.

En bandeau : **VOTRE ANONYMAT SERA RESPECTÉ**

- | | | |
|--|--------------------|-------------------|
| . Vol | . Autres Violences | . Ebriété |
| . Bruit intensif
(chants ou autres) | . Cigarette | . Exhibitionnisme |
| . Fraude | . Drogue | . Divers |

Position de l'individu dans le wagon

. . .

Par la fenêtre on voit la ville très étroitement quadrillée.

*

À travers les secousses du "*brounn-rounn*"... le Caporal-Chef montre une des planches d'analyse de fleurs qu'il réalise à l'aquarelle pour un dictionnaire de flore : le dessin central de la pensée est sans couleur ; des pensées cadmium et mauve sont en bas à gauche et à droite. Il nous dit que ce jour de deuil est plus funeste encore que tous les autres !

Le bleu de la capote du soldat Brisse tranche sous le ciel cobalt : il s'endort. Sur le livre qu'il lisait, la page se déchire en biais de la mer d'Oman, à cause d'un trait de stylo trop appuyé au verso. Il se réveille en sursaut lorsque Tenzi, les yeux perdus dans le vague parle

tout haut sa rêverie : « On cessera enfin d'écrire et ce sera le verso royal des arbres, sur les Boulevards, face au Parc. Cesser enfin, cesser ! *Se précipiter à ne plus rien faire*, toutes affaires cessantes !

— On t'a ramené de l'indigo, que dit Tesson au Capo : du safran, du ricin et de la cardamome, des percales bleues ; et pour nous autres à bricoler en menuiserie un peu de teck, de l'ébène, du macasar et des acajous. »

Le soldat basque qui est là, dit : « Si ça ne vous ennuie pas, je vais vous lire un poème retiré de Mauléon : "Espanatik emaztiaren Kuntrebandaz ekhartia". J'ai moi-même composé un poème en quinze tableaux : "Orhiakc Nuba", que j'aurais voulu représenter sous forme d'art dramatique moderne. Ainsi j'aurais été l'Archiloque de ces tranchées, virevoltant sur mes iambes (tant que je les ai !).

— Va, et bientôt apaise ton Génie ! dit Tenzi, et j'improviserai après toi.

— Donc voici :

"Il descendit du train,
Traversée du Saint-Esprit, s'arrêta
Sur la place réduite du récit,
Au bout du pont,
Au confluent de la Nive et de l'Adour,
Fleuve enfin poétiquement célébré,
Et devint pêcheur."

— À moi, maintenant, dit Tenzi.

"Tout infantier sa gueule hâse
A, alimentant, hâveur noir,
Bordé son trou où l'étamoir
Profil d'oubliés sautant là.

(Variante :)

Profil d'oubliés qu'on se rase.

Morceaux de lèvres, miettes d'ange :

"*Tout est fourni, je vous prévient,*
Par La Bastide !" On se souvient !
Vers qu'il faudrait. Puis qu'on se change." »

*

* *

*